

## LA MOBILISATION

On en avait parlé de la guerre depuis 1870, la revanche « Alsace-Lorraine ». Pas un banquet, pas une noce sans un chant, un monologue, où ne soit évoquée la libération du sol français. Boulanger, Dreyfus, les affaires...

Ce général Boulanger qui avait donné tant d'espoir à la France ; pour les républicains, l'espérance d'une victoire qui replacerait notre pays au premier rang, pour les royalistes un trône ! Seuls, les soldats en profitèrent. Grâce à lui, ils eurent droit chacun à une assiette pour manger. Avant, on mangeait à plusieurs dans le même plat, chacun son coup de fourchette, les anciens d'abord.

C'était un bel homme ce général, il portait la barbe et montait un beau cheval noir arabe.

Ses partisans chantaient : « C'est Boulange lange-linge, c'est Boulanger qu'il nous faut ». Cet homme, pour lequel on prévoyait une fin glorieuse, se donna la mort sur la tombe de celle qu'il aimait.

Et l'affaire Dreyfus ! Ce fut pire encore, la trahison, les juifs, ça tombait juste en même temps que la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Que d'articles dans les journaux, que de paroles échangées à ce propos.

Les gens parlaient de la guerre mais ils avaient confiance, ce ne serait pas comme en 1870. En 70, on était seul face à la Prusse, aujourd'hui il y avait la Russie avec ses millions de soldats et ses cosaques. Guillaume II ne pourrait pas faire la guerre en France et en Russie en même temps.

Et puis, on avait un bon canon : le 75. Il fallait voir la rapidité du tir, et le fusil « Lebel » ! C'était un bon fusil, et sa baïonnette, un vrai bijou, une arme terrible.

À cette époque, on disait : l'artillerie allemande, la cavalerie autrichienne et l'infanterie française. Les trois réunies auraient fait la première armée du monde. D'ailleurs, disait-on, si la guerre arrivait, en un mois tout serait fini, avec les armes à tir rapide ce serait une boucherie, un massacre...

Puis ce fut l'été 1914, la moisson continuait à la faux pour la plupart, quelques rares moissonneuses-lieuses étaient en service. Sur la première qui fit son apparition à Vitry, il y avait une plaque sur laquelle on pouvait lire « Importé des États-Unis ». Le jour de sa mise en service, tout le pays était là. Il y eut presque autant de paroles de dîtes que pour Boulanger et Dreyfus ! Comme toujours, la machine allait faire mourir le pauvre monde ! Un professeur en Sorbonne disait à ses élèves : « le progrès tuera l'homme » (sans doute y avait-il du vrai dans tout cela).

On rappelait des réservistes pour garder les voies du chemin de fer. À Vitry, les convocations étaient arrivées au courrier. La voiture postale était tirée par deux chevaux et conduite par Henri. La nouvelle se répandit comme une traînée de poudre et bien vite des gens se dirigèrent vers la poste, quelques-uns accompagnés de leur chien qui ne les quittait jamais. Ils étaient rassemblés là, comme lors de la grande révolte des vignerons en 1911. Le conducteur d'une voiture de gerbes de blé arrêta son attelage pour s'informer des nouvelles, toutes les poules du voisinage arrivèrent pour becqueter les nombreux insectes qui tombaient de la voiture. Sur les fils électriques, installés depuis quelques années, s'étaient posées des hirondelles qui trissaient à qui mieux mieux.

Les conversations allaient bon train, chacun racontant son temps passé à l'armée.

Un réserviste raconta.

« Il y a une quinzaine d'années, des moissonneurs ont vu passer le tsar de Russie à Beurey, le général Dragomirotf et les cosaques ! Les hommes de la garde de Nicolas, de solides gaillards de deux mètres

## LA RÉQUISITION DES CHEVAUX

La réquisition des chevaux se fit à Essoyes. Sur la place, ils étaient tous réunis : des noirs, des pommelés, des roux et combien d'autres de toutes les races de chevaux de travail, bien entendu. Des vieux aux pattes raides, d'autres qui piaffaient... Les hennissements des juments énervaient les chevaux mâles qui ruaient, se dressaient et hennis-saient à leur tour.

À l'époque, ma mère repassait et faisait le raccommodage chez Athanase, sa femme étant trop handicapée pour faire ces travaux. Le vieil Athanase avait étrillé et brossé longuement son cheval, il avait même ciré ses sabots (il faut dire qu'il avait fait son service dans la cavalerie). Puis, debout, le dos à la mangeoire, il s'était mis à parler à son cheval, lui racontant le jour où il l'avait acheté, le prix qu'il l'avait payé, puis tout ce qu'il avait fait avec lui. Ensuite, il lui parla de la vie à l'armée, celle des hommes et celle des chevaux. À certaines évocations de tout ce qu'ils avaient fait ensemble, son visage s'animait. Il est vrai que depuis de longues années, ils ne se quittaient guère, l'un conduisant l'autre ou plutôt marchant ensemble l'un près de l'autre comme de vieux amis. Demain, tout cela serait fini et bien fini, son cheval allait partir à la guerre ; lui, il était trop vieux pour ça !...

Il passa le bois par la traverse pour se rendre au chef-lieu de canton. Ils allaient lui prendre son « Pierrot » et ce soir, il reviendrait tout seul. À Noé, il retrouva des gens de connaissance qui eux aussi

## LES TRANCHÉES

En 1914, rien n'était prévu chez nous pour faire une guerre de tranchées. Les Allemands, eux, l'avaient prévue, et après leur défaite sur la Marne, ils s'installèrent dans des tranchées solides qui résistaient à l'attaque de nos troupes. Nos soldats, eux aussi, durent prendre la pelle et la pioche. Les premières tranchées furent comme autrefois, à l'époque où les obus n'existaient pas, creusées en ligne droite au siège des villes. On s'aperçut bien vite, en ramassant les morts et les blessés, qu'un éclat d'obus faisait du dégât sur une grande distance. Alors, on creusa des tranchées en zigzag, parfois recouvertes de planches sur lesquelles on mettait de la terre. Il y avait une sortie à chaque bout. C'était une vraie souricière. Que de soldats y furent faits prisonniers !

Tout s'apprend !

La terre, hélas, devenait boueuse avec la pluie et poussiéreuse au soleil. Une terre pierreuse se tenait mieux qu'une terre sablonneuse qui dans ce dernier cas, ne nécessitait pas l'installation de planches ou de troncs d'arbres pour la retenir.

On employait des sacs remplis de terre sur le modèle créé par le major russe Tottleben pour la défense de Sébastopol. Ces sacs étaient portés à dos d'homme pour les placer aux endroits nécessaires. Des débrouillards prenaient un sac sur leur dos et quelques mètres plus loin, le jetaient dans un coin de la tranchée. Cela sans être vu d'un adjudant, bien sûr.

Par une nuit claire, une nouvelle tranchée fut creusée en avant des lignes. Il fallait travailler en silence, sans fumer ni heurter une pelle. Il fallait se coucher au moindre bruit suspect.

Entre les lignes françaises et allemandes circulaient des patrouilles. Au retour de l'une d'elles, le lieutenant qui la commandait nous rapporta une bonne nouvelle. Les Allemands posaient des barbelés en avant de leurs tranchées et, pour ne pas faire de bruit, avaient mis une rondelle de caoutchouc sur leurs piquets afin que les coups portés par la masse ne s'entendent pas.

Ils savaient que s'il y avait un réseau de barbelés d'installé, il n'y aurait pas d'attaque.

Pour traverser le réseau de barbelés, on faisait des chicanes. Au retour d'une patrouille, un nommé Laplace ne put suivre ses camarades. Ne trouvant pas la chicane et, l'ennemi l'ayant repéré, il sauta dans un trou d'obus afin d'éviter les balles qui arrivaient par petites rafales. La fusillade dura toute la nuit... Laplace était coincé, il ne lui restait plus qu'à rester dans son trou jusqu'à la nuit suivante. C'était une très chaude journée d'été et il lui fallut rester assis au soleil sans boire ni manger.

La journée fut très longue pour Laplace. Enfin, la nuit arriva et dès qu'il fit bien sombre, il put sortir lentement et se diriger vers la chicane qu'il avait repérée dans la journée.

Malheureusement pour lui, la relève de ses camarades s'était faite au petit matin. Ils avaient bien signalé à la nouvelle relève qu'un soldat était resté en avant des barbelés, qu'il reviendrait la nuit suivante à la faveur de l'obscurité et qu'il fallait donc faire attention.

Cependant, un guetteur vit une ombre se mouvoir et se diriger sur lui. Oubliant la consigne, il tira sur Laplace, car c'était bien lui, et le tua net.

La nuit était pleine d'embûches et tous les craignaient, Boches comme Français ! Ils ne voyaient rien mais avaient toujours l'impression que ça bougeait...

Ils avaient peur d'être pris par surprise. Aussi, pour être avertis, avaient-ils installé « des boîtes de singe » accrochées aux barbelés.

## TABLE DES MATIÈRES

La mobilisation .....	9
Le départ gare de Vendevre .....	14
La réquisition des chevaux .....	17
La tenue militaire .....	20
Les forts.....	21
L'ordre du jour .....	28
Les paysans.....	36
Les taxis de la Marne.....	39
Les aviateurs.....	40
L'ordre .....	41
Not'Louis .....	44
Albert.....	48
Les blessés - les brancardiers.....	56
1916 à Verdun .....	61
Les repos .....	67
En repos - la maison vide .....	71
La prévôté.....	73
Les territoriaux .....	76
Le rêve du bébé.....	79
Désiré .....	81
Clemenceau .....	86
Riton et l'aumônier .....	88
Les quatre volontaires.....	98
Les tranchées.....	101

Le déplacement dans les tranchées.....	105
La permission avec Antoine .....	108
L'attaque sans préparation d'artillerie.....	111
Les sapeurs mineurs .....	112
Les torpilles.....	115
La Somme .....	117
La pluie.....	127
Il pleut toujours .....	130
La mouche.....	132
L'hiver 1916/1917.....	138
L'hiver 1917 : le froid.....	144
Les poux, les rats .....	146
La classe 1917 - André et Abel .....	147
Clément .....	165
Not' André .....	169
Le mitrailleur Nogues .....	175
Le muguet du 1er mai.....	177
Une permission pour les citoyens.....	179
Le remplacement du capitaine .....	181
A Vincennes - les amputés.....	183
Fernand.....	188
Les copains et l'adjudant .....	191
Salonique.....	196
A Salonique.....	203
A Salonique on attaque.....	206
La corvée de soupe .....	208
Tristes souvenirs.....	210
Un salaud.....	215
Le lieutenant Duport .....	218
Le couteau .....	221
Une bien triste permission .....	224
La Légion d'honneur .....	235
Le général Mangin .....	242
Le chanteur d'opéra .....	245
Un retour de permission.....	247

Le lieutenant blessé.....	249
L'obus dans le parc .....	254
Reims.....	257
Le 11 novembre 1918 .....	260
La grand-mère du disparu.....	265
Le cierge.....	275
Les gueules cassées.....	279
Le gars du nord .....	281
La guerre est finie .....	283
Le bâtard.....	284
Regrets.....	294
Les lys.....	301
Votre fils est retrouvé .....	304
La vieille demoiselle .....	306
La France.....	309
Novembre 1926.....	317